CALENDRIER CARNAVALESQUE DE 1904.

BALS A L'OPERA.

Falstaffians, vend., 29 janvier.
High Priests of Mithras, lun., 1er février.
Elfs d'Obéron, jeud., 4 février.
Consus, lun., 8 février.
Atlantéens, mar., 9 février.
Chevaliers de Momus, jeu., 11 février.
Equipe de Protée, lun., 15 février.
Equipe de Comus, mar., 16 février.
1 ex. mard., 16 février.

Mort du Peintre Gérôme.

Jean Léon Gérôme, le peintre français, membre de l'Institut, mort dimanche à Paris, était né à Vesoul (Haute-Saône), le 11 mai 1824. Fils d'un orfèvre de cette ville, il y fit quelques études et vint à Paris en 1841. Il entra presque aussitôt dans l'atelier de Paul Delaroche, sous la direction duquel il suivit un instant les cours de l'Ecole des Beaux-Arts; il travailla chez lui jusqu'en 1844 et l'accompagna dans un voyage en Italie.

De retour en 1845, il parut pour la première fois au salon de 1847.

En 1853, il fit une excursion en Turquie et sur les rives orientales du Danube, puis en 1856, dans la Haute et Basse Egypte, un grand voyage, qui lui fournit des dessins et des sujets. En décembre 1863, il fut nommé professeur de peinture à l'Ecole des Beaux-Arts réorganisée et, le 2 décembre 1865, membre de l'Académie des Beaux Arts en remplacement de Heim.

Depuis 1847, M. Gérôme a successivement exposé une suite de tableaux dont on a souvent remarqué la hardiesse de l'idée, l'intensité expressive et la vigueur de l'exécution. "Jeunes Grecs excitant des coqs", "La Vierge, l'Enfant Jésus et Saint Jean", "Anacréon, Bacchus et l'Amour", 1848; "Bacchus et l'Amour ivres", "Intérieur Grec", "Souvenir d'Italie", 1850; "Pœstum", 1852; "La Frise" du vase commémoratif de l'Exposition de Londres en 1851, commandée par le ministère d'Etat pour la manufacture de Sèvres; "Idylle", "Etude de chien", 1853; "Gardeur de troupeaux", "Pifferaro", "le Siècle d'Auguste et la Naissance de Jésus-Christ", grande toile historique, 1855, accueillie avec faveur et aussitôt acquise par l'Etat; la "Sortie du bal masqué", "les Recrues égyptiennes", "Memnon et Sésostris", 1857; "César", "Ave, Cæsar imperator, morituri te salutant", "le Roi Candaule", 1859; "Phryné devant le tribunal", "Socrate vient chercher Alcibiade chez Aspasie", "Deux augures n'ont jamais pu se regarder sans rire", "Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau-forte", "Hache pailleur égyptien", "Portrait de Rachel", 1861; "Louis XIV et Molière", le "Prisonnier", appartenant au Musée de Nantes. "Boucher turc à Jérusalem", 1863; "l'Almée", reproduite par la photographie, et un "Portrait", 1864; "Réception des ambassadeurs siamois par l'empereur, au palais de Fontainebleau", "la Prière", 1865; "Cléopatre et César", "Porte de la Mosquée", "El Assaneyn", "Au Caire", 1866; "la mort de César", "Arnautes jouant aux échecs," à l'Exposition universelle de 1867; "le sept décembre 1815," "Jérusalem," 1868; "Marchand Ambulant au Caire;" "Promenade de Harem," 1869; "Une Collaboration," "Rex tibicen," "l'Eminence grise," 1874; "Santon à la porte d'une mosquée," "Femme au bain," 1876; "l'Arabe et son coursier," "Bain turc," "Bachi-Bouzouks dansants; plusieurs les toiles précédentes ont figuré à l'Exposition universelle de 1878; "Vente d'esclaves à Rome", "la Nuit au désert", 1884; "Grande piscine de Brousse", 1885; "Œdipe," "le Premier baiser du Soleil", 1886; "le Poète", "la Soif", 1888; une toile ayant pour légende: Quoi que tu sois, voici ton maître.

"Il l'est, le fut ou le doit être", 1889; "la Poursuite", "Abreuvoir", 1890; "Lions aux aguets", "Un Coin du Caire", 1891.

M. Gérôme s'est aussi exercé à la sculpture, à laquelle il semblait s'attacher de jour en jour davantage. Il avait exécuté déjà pour l'Exposition Universelle de l'Industrie, en 1855, les figures, grandeur naturelle des diverses nations entourant le phare modèle qui était élevé dans le transept du palais. A l'Exposition Universelle de 1878, outre son envoi de dix tableaux, il avait exposé deux groupes: "Gladiateur et Anacréon" et "Bacchus et l'Amour": le second a reparu au Salon de 1881.

Il a donné depuis: "Omphale", statue marbre, 1887; "Tanagra", figure marbre, 1890; "Danseuse", "Lion", bronzes, 1891; "Bellone", grand spécimen de statuaire chryséléphantine, rappelant "La Pallas" polychrome de Simart, et "Pygmalion et Galathée", groupe, 1892.

En dehors des Salons, cet artiste a peint pour une des chapelles de l'église Saint Séverin, "La peste à Marseille," "La mort de Saint-Jérôme," puis les têtes du "Saint-Martin coupant son manteau," placé dans l'ancien réfectoire de Saint-Martin des Champs (bibliothèque des Arts et Métiers) et divers sujets de genre.

Il a été chargé en 1884 par le roi des Pays-Bas, Guillaume III, de reproduire la cérémonie de l'inauguration de la statue de Guillaume II à Luxembourg.

M. Gérôme, dont les toiles ont été très souvent les grands succès du Salon et dont les dernières sculptures ont excité une vive attention, a obtenu, dans l'un et l'autre genre, les récompenses suivantes: comme peintre, une troisième médaille en 1847, une seconde en 1848, une de deuxième classe à l'Exposition universelle de 1855; deux médailles d'honneur, l'une à l'Exposition universelle de 1867, l'autre à la suite du Salon de 1874; puis comme sculpteur, une deuxième médaille à l'Exposition universelle de 1878 et une de première classe au Salon de 1881.

Chevalier de la Légion d'Honneur depuis le mois de novembre 1855, il a été promu officier le 6 juin 1867, et commandeur en 1878.

Il a reçu la décoration de l'Aigle Rouge en 1869.

NÉRÉE.

LE PALAIS DE GLACE DE LA REINE.

UN REVE

BAL.

Mlle MARY HOSMER

Reine.

Mlles Lillian Gragard, Elise Hewitt, Lena Bernard et Jeanne Boudousquié, demoiselles d'honneur.

Nous ne comprenons pas bien clairement pourquoi on a fait depuis longtemps aux Américains, aux hommes du sud surtout une réputation d'hommes d'affaires à outrance, n'ayant d'autre passion que celle du lucre et bornant toutes leurs ambitions aux succès du trafic.

C'est là une grosse erreur. Les Américains savent faire dans la vie la part qui revient aux affaires et ils la leur font large. Mais ils n'oublient pas non plus la part qui doit revenir à la distraction, au plaisir; c'est même pour se la procurer abondante, que nous les voyons travailler avec tant d'ardeur à la construction de leur fortune.

Nul ne possède plus que nous l'art de jouir de la vie, d'en égayer les tristesses, d'en adoucir les chagrins, d'en dissiper les orages. Nul ne sait mieux que nous organiser une fête, ordonnancer un banquet, former une procession, donner de l'animation à un bal.

C'est surtout durant la période des fêtes du Carnaval que se révèle notre savoir-faire et l'étonnante ingéniosité dont nous sommes doués.

Nous voici entrés enfin dans cette bienheureuse période, dans ce que nous pouvons appeler les grands jours du carnaval, durant lesquels tout est à la joie, où l'on ne se lève que pour assister à une splendide procession, où l'on ne sort, le soir, que pour aller admirer un brillant cortège ou prendre part à un magnifique bal.

Depuis bon nombre d'années, comme on le sait, le Carnaval a mis à contribution les services de tous les Dieux de l'Olympe, chacun d'eux présidant tour-à-tour une réjouissance publique.

Cette fois, c'est Nérée qui ouvre la marche, entouré de ses nombreuses filles qui, comme leur noble père, n'ont pas engendré la mélancolie.

Nérée étant un Dieu bien reconnu, il ne peut se passer chez lui, en sous ses auspices que des choses extraordinaires; sans quoi ce ne serait plus un Dieu, mais un vulgaire usurpateur.

Nous allons voir qu'il n'a pas usurpé son titre.

La jolie histoire que voici en est la preuve:

Nous sommes en plein hiver, comme maintenant; il tombe de la neige. Voici le Mardi Gras qui arrive à grands pas, toujours comme chez nous.

Il est neuf heures du soir. Il est temps pour les enfants d'aller se mettre au lit. Une jolie petite fille vivement frappée du spectacle de cet ouragan de neige, suit curieusement du regard tout ce qui se passe au dehors, sur le trottoir, dans la rue.

Quand la bonne, veut la mettre au lit, elle résiste, tant elle est frappée du spectacle de l'ouragan. A la fin, fatiguée, elle sent ses yeux se fermer et perd un peu la conscience de ce qu'elle fait, de ce qu'elle dit. C'est alors qu'elle a l'idée de sortir, d'aller jouer dans la neige. Effrayée de sa petite escapade, elle veut rentrer chez elle, mais une voix douce la retient et lui offre de la guider à travers la nuit sombre. L'enfant accepte et la voilà bravant les ténèbres.

A partir de ce moment, l'enfant aperçoit une foule d'objets merveilleux qui la ravissent d'admiration. Elle est introduite dans le palais de la Reine des Glaces.

Elle est introduite ensuite chez le grand magicien qui connait tout, le passé, le présent et l'avenir et qui dirige le Ciel, la Terre et les Enfers.

Enfin arrive le moment du dîner. Toute la cour est présente. La Reine attendait Nuna avec impatience; elle lui donne la place d'honneur à côté d'elle et les princes et les princesses viennent avec empressement lui rendre hommage.

Au comble des honneurs, la petite Nuna est aussi au comble de la joie; mais les grandeurs ne l'éblouissent pas et ne lui font pas oublier les bontés de la reine pour elle.

A l'âge de six ans, une grande fille comme elle, est bien vite revenue des illusions de la vie; elle comprend tout ce qu'elle doit à sa bienfaitrice et, en face de toute la cour n'hésite pas à lui témoigner à haute voix toute sa reconnaissance. Mais au moment où cédant à un élan irrésistible du cœur, elle se retourne pour se jeter dans les bras de la bonne Reine, une main lourde et bien visible s'appesantir sur son épaule et la secoue légèrement, pour l'arracher à son sommeil.

Nuna, réveillée en sursaut, ouvre de grands yeux étonnés. Encore tout émerveillée des belles choses qu'elle vient d'apercevoir, elle cherche des yeux la Reine.....disparue; le grand et puissant magicien qui était là tout-à-l'heure.....disparu également; toute la cour brillante qui l'entourait....disparue, disparue, disparue.....

Il ne reste plus auprès de la fillette que son papa qui la couvre de baisers et écoute avec ravissement le récit des belles choses qu'elle a vues dans son sommeil. Car Nuna s'était endormie, Nuna rêvait; Nuna n'avait pas changé de place pendant que son imagination surexcitée par l'ouragan et par les histoires enchanteresses qu'elle avait entendu raconter pendant la journée et par la magnifique procession du soir voyageant à travers les mondes visibles et invisibles, sensés ou extravagants.

Oh! le beau rêve! quand reviendra-t-il?

L'an prochain, peut être, pour auréoler la septième année de la fillette, comme il a déjà auréolé la sixième.

A neuf heures, la salle de l'Opéra était des mieux garnies; les toilettes fraîches, des poèmes d'élégance, s'y remarquaient par centaines, et tout le monde paraissait heureux de voir s'ouvrir le Carnaval, car c'était pour ainsi dire l'inauguration de la série de nos fêtes de nuit.

Après l'intéressant tableau, où la scène représentait un palais de glace, et dans lequel une centaine de masques ont figuré, un coup de sifflet s'est fait entendre et Nérée, comme par magie, a lancé dans le tourbillon de la danse les nombreuses jeunes filles venues dans ses régions glaciales pour *flirter* avec ses sujets.

COMITÉ DE RÉCEPTION:

Ulysse Laplace président; Geo. H. Dunbar, Hon. Paul Capdevielle, juge O. Provosty, R. R. Barrow, F. B. Dunbar, Wm. Castell, T. J. Henderson, Denis Lanaux, T. D. Miller, Paul Waddell, Chas. H. Culbertson, A. Capdevielle, Jos. T. Buddecke, Robt. Staigg, S. P. Walmsley, Paul Gelpi, L. H. Dinkins, L. Cenas, E. Sevilla.

COMITÉ DU BAL:

F. B. Dunbar Jr., président; A. J. Gelpi, Arthur Jacob, Frank Campbell, Robt J. McMillan, Joe Devereux, Dr E. Friedrichs, Docteur Sam Logan, Félix Puig, D. M. Rea, Antoine Lanaux, Leo Matthews, L. J. Bradley, Ernest Ivy, Wm Bell, Jules Wogan, Frank Mc N. Gordon, L. H. Dinkins.

Une prophétie curieuse.

Peu de temps après son avènement au trône, le roi Guillaume, grand-père du Kaiser actuel, eut affaire à une devineresse qui lui prédit la date de son élévation à l'empire d'Allemagne et celle de sa mort. Cette révélation ressortait, déclara-t-elle, de la vertu cabalistique de la date de son avènement au trône de Prusse: en effet, en additionnant les chiffres qui composaient cette date (1849, soit 22), avec la date elle-même, elle obtenait 1871, date de la fondation de l'empire d'Allemagne, et en faisant la même opération sur cette seconde date (1—8—7—1—1871), elle arriva à 1888, époque où effectivement mourut Guillaume Ier, Empereur.

La réalité de cette prophétie est, dit-on, absolue. Aussi faut-il en mentionner la fin, faite cette fois à Guillaume II. La prétendue devineresse a déclaré à l'Empereur actuel qu'en additionnant les chiffres de la date de la mort de son grand'père.

1888, c'est-à-dire 25.

avec cette date elle même, il obtiendrait la date certaine où la république serait proclamée en Allemagne. L'Empereur aurait fait le calcul, et aurait trouvé: 1913.

LE VISAGE A GRANDE DISTANCE.

Entre autres découvertes sensationnelles, le dix-neuvième siècle compte à son actif le téléphone—c'est-à-dire l'audition à grande distance.

Le vingtième siècle nous apportera-t-il, lui, le télégraphoscope — c'est-à-dire la vision à grande distance?

C'est tout à fait probable.

Deux jeunes savants, MM. Edouard et Marcel Belin, viennent, en effet, paraît-il, après huit longues années de travail et de recherches, de résoudre ce triple problème:

1o La transmission de la vue à grande distance et ce, à travers tous les obstacles naturels;

2o L'obtention d'épreuves instantanées par voie purement physique;

3o La reproduction d'illustrations en nombre illimité quelques instants après la production d'un événement aussi lointain que possible.

On comprend l'importance de cette découverte et la véritable révolution qu'elle déterminera dans le monde scientifique et industriel.

Les personnalités les plus compétentes en la matière, des savants, des physiciens, Nadar, etc., sont au courant de la technique de l'invention et ne doutent pas du succès.

Qui vivra ...verra!

THEATRES.

OPERA.

La salle du théâtre de l'Opéra était fort bien garnie aux deux représentations de dimanche dernier; les deux spectacles variés que nous a donnés la direction semblaient être du goût de notre public.

A la matinée, M. et Mme Mikaelly, MM. Labriet, Launay, Leroux qui ont interprété "Paillasse", ont été excellents; le ballet de Faust, placé comme intermède sur le programme, a été gracieusement exécuté, et "Cavalleria Rusticana" a été rendu d'une façon très intéressante par Mmes Guinchan, Dartès et Mico et MM. Ayrot et Layolle.

Le soir M. Monfort et Mlle Packbiers nous ont donné une bonne interprétation du charmant petit opéra comique en un acte de Massé. "Les Noces de Jeannette" et la troupe de comédie s'est fait bruyamment applaudir dans la désopillante comédie "Durand et Durand."

Ce soir "Robert le Diable". Il y a déjà assez longtemps qu'on a entendu cet opéra sur notre scène, et notre public sera heureux d'assister à une représentation de l'œuvre de Meyerbeer.

Nous désirons rappeler à nos lecteurs que c'est demain soir qu'aura lieu la représentation que donne la direction au bénéfice de M. Durieu, l'aimable contrôleur du théâtre de l'Opéra.

Le spectacle se composera de "Carmen", avec Mme Bressler-Gianoli et M. Mikaelly dans les rôles principaux, et d'un grand ballet.

Nous espérons que la recette de ce spectacle sera abondante.

BUSSIÈRE ROUEN.

TULANE.

Dimanche soir, il y a eu, au Tulane une première dont le succès n'a surpris personne: tout le monde s'y attendait, car que l'a pièce nous arrivait après une série de triomphes remportés dans la plupart des grandes villes du Nord et de l'Ouest.

Nous voulons parler du drame "The Spenders", "où les Prodigues".

Il y a une lutte presque perpétuelle entre le grand'père Blues et son petit-fils: l'un aime l'Ouest où il a passé une grande partie de sa vie et où il a fait fortune; l'autre qui est jeune, qui a été élevé à New York, ne comprend pas que l'on puisse vivre dans un Etat comme celui du Montana. Tel est le fond des "Spenders". Il s'y mêle aussi un roman très intéressant, où les femmes jouent un grand rôle.

Les caractères y sont très nettement tracés et toute la pièce est profondément américain qui double l'attrait de la pièce.

"The Spenders" feront une une grande et fructueuse semaine.

GRAND OPERA HOUSE

Nos lecteurs savent déjà que le "Sergeant James" n'est pas une pièce d'un caractère militaire.

Le principal personnage, le sergent James, ne s'engage que par désespoir parce que celle qu'il aime a épousé un étranger qu'elle n'aime pas, mais qui peut sauver son père de la ruine.

L'avenir de la jeune fille serait perdu, si celui qu'elle a épousé n'était pas un vaurien qui a maille à partir avec la justice.

Il s'attire une foule de mauvaises affaires et, dans une bagarre, il reçoit une balle qui l'envoie dans l'autre monde. La malheureuse jeune femme est ainsi débarrassée de cet être, et elle peut épouser le sergeant James qui c'est illustré par sa bravoure dans des combats.

La pièce remarquablement interprétée au Tulane a été bryamment applaudie. Dimanche matin et soir.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Très nombreux et très populaires, les artistes qui font les frais des représentations de la semaine, à l'Orpheum. Qu'on en juge:

Johnny et Emma Rey produisent d'intéressantes nouveautés; Misses Cordua et Maud, Hines et Remington, des scènes de comédie, des exécutions de premier ordre sur divers instruments; plusieurs scènes comiques et, comme d'habitude, des peintures animées.

Voilà de quoi remplir deux représentations plutôt qu'une durant toute la semaine.

Dans de pareilles conditions un théâtre doit réussir inévitablement.

CRESCENT.

Nous avions depuis quelques années perdu l'habitude de ces bonnes vieilles soirées à la fois dramatiques, lyriques où le sport avait toujours une large part.

Nous y revenons, à la joie du public, grâce aux efforts que l'on fait au Crescent pour remettre le genre en vogue.

C'est là le but que poursuivent les directeurs en reproduisant "A Hot Old Time" où les auteurs ont trouvé le moyen de satisfaire les amateurs du drame et de la comédie du chant et du sport, de la voltige, ce qui n'empêche pas le drame de poursuivre son cours avec son succès ordinaire et les jolies femmes d'abonder sur la scène.

"A Hot Old Time" nous rappelle le temps regretté.

On peut compter sur un public nombreux, toute cette semaine au, Cessent.

NEWCOMB.

La troupe de M. Fourton vient d'entreprendre une œuvre bien difficile: l'interprétation de "Sapho" de la Sapho d'Alphonse Daudet, un des premiers romancier de notre époque.

Tous les caractères y sont admirablement tracés, découpés à l'emporte-pièce. Ils sont d'ailleurs parfaitement connus de tous ceux qui lisent des romans ou fréquentent les théâtres. Pas moyen ici de procéder par à peu près.

Il faut frapper juste et fort, et nous sommes heureux de constater que la troupe Holden vient d'y remporter un succès brillant et mérité.

Il n'est pas facile de poser, de faire agir et parler des personnages comme Fanny Legrand (Sapho) Jean Gaussin, Dechelette, l'oncle Césaire, Mme Hettema, Flamaunt et autres auxquels l'auteur a donné un si saisissant relief. Inutile de faire ressortir les beautés de l'œuvre: son éloge est dans toutes les bouches.

Il nous suffira de dire que tous les acteurs s'y sont montrés à la hauteur des rôles qui leur avaient été confiés; à Miss Hunt (Sapho) à M. Preston (Jean Gaussin, à M. Mellan Déchelette), succès éclatant et durable.

La semaine qui commence sera une des plus fructueuses de la saison au Newcomb.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 5 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

PREMIÈRE PARTIE

III

LA TEMPETE

Suite.

—Sacré môme, grommela-t-il, qui ne se doute pas qu'il pourrait être enlevé comme un fétu de paille.

Après quoi le patron Le Boutu se précipita sur la barre, pour se sauver, pour les sauver tous. Car il connaissait trop ses hommes, pour n'avoir pas déjà senti en eux des sympathies de faiblesse, de découragement, devant l'inutilité des efforts qu'il tentait, depuis que cette tempête avait éclaté, au moment même où ils se croyaient déjà de retour au Havre.

Car ils distinguaient déjà le petit phare de la jetée et même les lignes rases des bastions, et filaient avec bon vent arrière, simplement un peu fort, lorsque, tout d'un coup, un éclair avait déchiré le ciel gris; et, en un instant, un gros de nuages, qui paraissait bien tranquillement amoncelé à l'ouest, s'était littéralement mis à bondir vers la terre, comme une chevauchée désordonnée.

—Un grain! avaient d'abord dit les matelots, sans autre inquiétude.

Et la manœuvre était fort simple: fuir devant le mauvais temps, jusqu'à ce qu'il voulût bien s'apaiser, ce qui arriverait sans doute avec le changement de marée.... C'est justement alors que la véritable tempête avait éclaté, le vent tournant au nord ouest, ce qui entraînait le bateau vers les falaises de la Heve, puis se renversant brusquement vers le sud et ramenant la "Françoise" en pleine embouchure de la Seine, puis vers les bords vaseux qui s'étendent devant Honfleur, au-dessous de la côte de Grâce.

C'est là, maintenant, qu'elle était invinciblement poussée, malgré toute l'habileté et l'admirable présence d'esprit que déployait le patron Le Boutu. Et, après la faiblesse, après le découragement, il lisait dans les yeux de ses hommes, il commençait à sentir à leurs voix, comme une réticence à lui obéir.

Justement, un de ses plus vieux matelots, qui était à son service depuis qu'il avait fait construire cette Françoise et qui l'aidait à la barre, prononça, timidement, entre deux formidables embruns:

—Tout de même, voyez vous, patron, il y a quelque chose de plus fort que nous.... Et que ça ne vous coûterait pas beaucoup de....

—Ah! tu sais, vieux Jules, fiche-moi la paix, hein! J'ai bien autre chose à....

Un terrible coup de roulis lui coupa la parole, couchant complètement le bateau sur babord. Et comme le vieux Jules avait instinctivement lâché la barre, pour faire le signe de la croix, le patron Le Boutu, quand il eut, par un prodigieux effort, relevé la "Françoise", faillit lui lancer une bordée d'injures; mais une telle désolation était peinte sur les traits du vieux matelot et une si naïve foi jaillissait de ses yeux que Le Boutu se contenta de hausser les épaules, puis jeta quelques indications au reste de l'équipage, qui demeurait, comme hébété, accroché aux mâts ou un bastingage. A ce moment, un craquement brusque retentit; et le bateau fut couché sur l'autre flanc, entraîné par le grand mât qui tombait à la mer, avec son énorme poids de toile et de filin.... Plusieurs voix bégayèrent:

—Mais, nous sommes f....

—Imbéciles! prononça rageusement Le Boutu.

Le désastre s'était du reste à peine produit qu'il y avait vu le remède. Ayant donné à la barre l'inclinaison nécessaire pour relever encore le bateau, et commandé, furieusement, au vieux Jules, de l'y maintenir, il se précipitait sur le bastingage à demi submergé déjà, trouvait vite les écoutes qui retenaient encore tout cet amas de bois et de cordages à la "Françoise". Ses hommes le rejoignirent; il commanda, à chacun d'eux, sa part de besogne. En quelques minutes, le bateau de pêche, tout dégagé, rebondissait sur les flots. Et il eut un sourire de triomphe, puis un regard de dédain pour ces "poules mouillées" qui avaient eu peur. — C'était bien, cependant, un des meilleurs équipages du Havre, des plus hardis; et il le fallait, pour oser embarquer avec ce diable d'homme, qui ne se serait certes jamais permis une plaisanterie sur les sentiments des autres, mais, malgré la mort, si effroyablement proche, n'avait pas encore eu l'idée d'appeler Notre-Dame de Grâce à son aide!

— Allons!..... allons, mes gaillards, cria-t-il, presque joyeusement: on en sera quitte pour un mât cassé, et il n'y aura qu'un peu de ma galette de tombée à la mer!

Puis, se croisant les bras:

—Ah ça, c'est donc un équipage de femelles que j'avais tout à l'heure?

—Capitaine, répondit Galuchet, un homme solide pourtant, capitaine, ça va 'core bien, si ça dure! Mais vous pouvez point dire qu'on l'a point vue de près, tout à l'heure!

A quoi le capitaine répondit par un haussement d'épaules qui devait signifier: "J'en ai vu quelques autres"! Et il profita de cette paix relative pour aller s'occuper de son neveu, qu'il pensait trouver tout tapi, épouvanté, dans un coin de l'entrepont.... Mais, pas du tout! A peine Le Boutu avait-il soulevé l'écoutille, qu'il distinguait la voix du gamin, pas très brave, non, mais pas étranglée non plus, prononçant:

"Notre père qui êtes aux cieux!...."

Tout ébaubi, admirativement, par ce calme enfantin, il se glissa dans l'entrepont, trouva Claudet, gentiment agenouillé, les mains jointes, récitant son "Pater noster". Et le petit allait commencer "Je vous salue, mère de Dieu!".... lorsque son oncle le saisit et, pour la première fois peut être de sa vie, l'embrassa avec une grande tendresse.

—Ah! mon oncle, nous arrivons au Havre? demanda passionément le petit, en lui jetant les bras autour du cou.

—Tu as donc bien peur de ne pas y arriver?

—Non, mon oncle, non, fit le gamin simplement étonné. C'est pas pour moi.... C'est pour petite mère! Et, à ma tante aussi, il doit joliment lui tarder que nous rentrions....

Mais le patron Le Boutu ne voulait pas admettre que ce petit n'eût pas eu peur, quand tout son équipage tremblait.

Alors, pourquoi faisais-tu, la prière?

—On peut pas jouer, s'pas, mon oncle?.... Alors, je disais tout ce que je savais.... Alors, dis, mon oncle, nous y sommes bientôt au Havre?.... Et tu voudras bien que je remonte sur le pont, pour que petite mère me voie tout de suite?....

—Non.... non, Claudet, pas encore..... Tu te mouillerais trop.... Mais sacrebleu! tu l'es abominablement, mouillé.... Et moi qui ne pensais pas.... Ah, bien!....

Saisi soudain d'une tendresse toute nouvelle pour ce petit, si calme au milieu de la mort, il allait vouloir s'occuper de lui, le déshabiller, le réchauffer dans une couverture de laine.. Mais le couvercle de l'écoutille fut soulevé alors précipitamment; et ces paroles, naïf mélange de blasphème et de croyance, tombèrent, de la voix étranglée de Galuchet et du vieux Jules:

—N. de D.... patron, cette fois nous sommes bien f....!

L'enfant, affolé enfin, balbutia;

—Mon oncle....mon oncle.... Maman!....

Et, instinctivement, il se cramponnait à Le Boutu. Celui-ci le repoussa rudement, puis bondit sur le pont.

—Tas de!....commença-t-il.

Mais il fut enfin terrifié lui-même, dès qu'il eut constaté le désastre, irréparable entre tous: le gouvernail qui venait d'être enlevé comme une planchette. C'était la fin de la lutte; il n'y avait plus qu'à s'en remettre au hasard. Et la tempête redoublait, tandis que les ténèbres s'alourdissaient, presque noires, autour d'eux, avec de véritables cataractes....

—Patron....Patron!....murmura timidement le vieux Jules.

Et un des hommes, embarqué depuis moins longtemps à bord de la "Françoise," osa parler plus haut, pour tous les camarades: